

Zeitschrift:	Mémoires et observations recueillies par la Société Oeconomique de Berne
Herausgeber:	Société Oeconomique de Berne
Band:	1 (1760)
Heft:	3
Artikel:	Suite et conclusion du mémoire de Mr. le Marquis de Mirabeau, interrompu à la page 311 de la partie precedente
Autor:	Mirabeau
DOI:	https://doi.org/10.5169/seals-622860

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

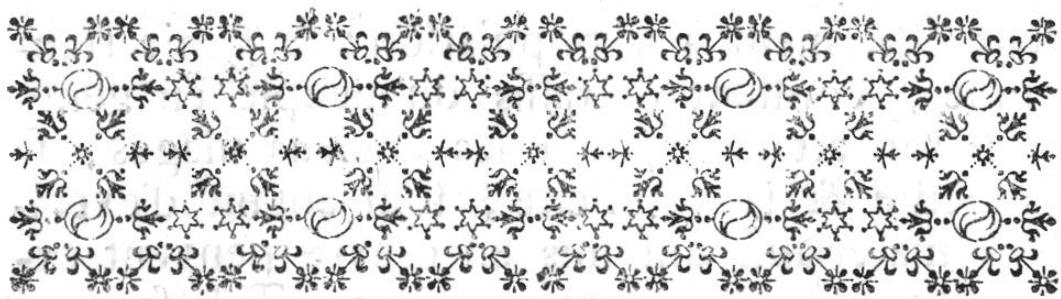
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 23.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



Lequel a été fait à l'ordre de la Cour de cassation, et a été délivré au greffe le 25 octobre 1793, à Paris, par le greffier de la partie civile, à la demande de M. le Marquis de Mirabeau, et à la suite de la partie civile.

XVII.

SUITE ET CONCLUSION DU MEMOIRE DE MR. LE MARQUIS DE MIRABEAU, INTERROMPU A LA PAGE 311, DE LA PARTIE PRECEDENTE.

Les moyens généraux & particuliers que ce pays fournit relativement à cette culture.



L A modération du gouvernement, d'où dérive celle des particuliers, l'honnêteté des mœurs, la salubrité du climat & des eaux, la force des habitans, leur patience au travail, la fécondité des femmes, l'aisance pour élever les enfans avec soin, tous principes qui concourent

rent également à la population ; le génie tranquille, constant & rassis du peuple en général, son attachement à ses anciens usages, sa modestie & sa simplicité, sont autant d'excellents matériaux qui mis en œuvre peuvent exerciter la plus abondante culture. Tels sont en gros les moyens généraux & particuliers de la Suisse relativement à la culture des blés ; mais c'est l'art de les mettre en œuvre qui doit être l'objet de nos spéculations actuelles, il n'y a pour cela que deux moyens *le règlement, ou l'encouragement.* Tous les gouverneurs qui ont regardé *le règlement* comme le principe de l'action politique, & qui ont agi en conséquence, n'ont fait qu'introduire le monopole dans toutes les parties, & gangrénier toutes les veines de l'état. Cette question n'est que trop démontrée par les faits. & un plus grand détail à cet égard seroit étranger à notre objet, ici la vérité se présente d'elle-même aux bonnes intentions. Il n'est donc de moyen que l'encouragement, & c'est des différentes parties qu'il renferme que je vais traiter.

Toutes les parties de l'agriculture s'entre-
aident re-
ciproquem-
ent.

LA première spéulation que doivent former les protecteurs de l'agriculture, c'est que dans cet art d'institution divine, toutes les parties s'entre aident & rentrent les unes dans les autres, de manière qu'il est impossible d'en faire prospérer une, sans les encourager toutes, comme aussi d'en négliger une sans que toutes en souffrent plus ou moins, en raison de ce que les raports

font

sont plus ou moins prochains, mais toutes sensiblement.

QUAND je dis toutes, j'entends celles sans doute, auxquelles la nature du sol & du climat ne se refuse pas. Les pâtrages sont nécessaires à l'entretien des bestiaux qui servent au labourage, de ceux qui donnent les engrais. Les bois donnent le chauffage, les outils, la charpente, &c. Le labourage emploie tout cela, & par là même donne un débouché au produit des pacages & des forêts. Les travaux des vignes cessent dans le tems des moissons, & permettent aux vignerons d'aller secourir le laboureur dans ses travaux les plus pressans, & ils y trouvent une récompense qui leur est nécessaire pour subvenir aux dépenses de leur vendange. En un mot toutes les parties de l'agriculture s'entre aident reciprocquement.

A l'égard du choix de ces différentes productions, on peut s'en rapporter à l'intérêt des propriétaires & des colons. On ne doit même consulter que ce juge là. Cet intérêt éclaire suffisamment le cultivateur, & toute la théorie de l'univers n'est qu'aveuglement auprès. Qu'importe ce que l'on tire de la terre, si l'on en tire le meilleur produit net évalué en argent. Ce produit donne du vin, du bled, des vêtemens &c. une terre qui produit avec le plus de profit une seule déprée, les produit toutes virtuellement & en plus grande quantité que si elle les produissoit réellement. Il y a dans le Royaume de France une pro-

vince où le froment est fort estimé pour faire de la poudre à poudrer & de l'amidon, un septier de froment employé à cet usage profite autant que deux, employés à faire du pain. On a deffendu cet emploi & l'on achete de l'amidon de l'étranger, il en coute la valeur de deux septiers de blé pour un qui seroit converti en amidon. Si vous avés quelque canton qui produise du froment qui ait la même prérogative, vendés de l'amidon. Les François se plaignoient autrefois dans une de leurs assemblées d'états, que les Anglois achetoient leurs vins, & ne leur rendoient que de l'étain. Le commerçant plus avisé sça t qu'il y a plus de profit d'acheter de l'étain en Angleterre avec l'argent qu'il reçoit de la vente de son vin, que d'apporter l'argent en France; il y vend son étain avec gain pour l'usage de la nation, & l'argent qu'il en retire retourne chez le vigneron, qui lui revend du vin, & qui par ce commerce perpetue la culture de ses vignes & les revenus de la terre, si l'argent avoit mieux valu que l'étain, le commerçant ne s'y seroit pas trompé, mais l'asssemblée des François ne calculoit pas d'après la valeur vénale, & ne pensoit pas qu'une livre de plume pese autant qu'une livre de plomb, on retrouve là les Gaulois dans Rome peu habiles en arithmétique. Dans des païs voisins de la Suisse, on eut tout à coup l'avisement sublime de trouver qu'on s'adonnoit trop à la culture des vignes: non seulement on deffendit d'en planter de nouvelles, mais encore on eut la crudauté d'ordonner d'arracher les anciennes.

De grands

grands propriétaires de vignes ont trouvé ces réglemens très favorables. Il n'y a point d'erreur en ce genre qui n'ait ses partisans intéressés, j'ai oui dire que cette épidémie avoit passé jusqu'en Suisse où le même décret avoit échappé, mais que le moyen ayant paru trop violent, on ne l'avoit jamais exécuté.

O sages aréopagites, faut-il devoir aux sentimens d'humanité qui font la base de votre conduite, ce qu'un peu plus de présomption à vous croire (ce que vous êtes) plus habiles dans votre simplicité que vos voisins, au milieu de leurs spéculations compliquées, vous eut fait décréter. Eh ! considérés les neiges qui couvrent les sommets de vos montagnes, les eaux qui remplissent vos vallons, & jugés si c'est à vous à repousser de dessus vos campagnes quelques filets de cette liqueur précieuse que Dieu donna à la terre pour réjouir le cœur de l'homme. Quand il y beaucoup de vignes dans un païs, c'est un signe certain qu'elles y font d'un bon produit, ou que la culture des blés y est inquiétée & rebutée. La vigne, à certains cantons privilégiés près, où la valeur de la denrée aporte de grands profits rapporte en général moins & coute plus que la bonne culture des grains délivrée de la tyrannie de la police. On ne cultive la vigne qu'à bras d'hommes; il lui faut trois façons au moins, elle ne donne qu'une récolte fautive sujette à la gelée, au coulage, à la grêle, à la verdeur &c. mais cette récolte peut être mise en tonneau, en eau de

Ordonnance
d'arracher
les vignes,
beyue ty-
rannique.

vie, en liqueurs. Quels que soient les droits & les empêchemens dont on barre son passage, au moins ne court on point sus à ses marchands; & en payant le droit ils n'ont pas besoin de permission d'entrer & de sortir leur denrée. Ils la préfèrent donc au bled qui efface tous ces inconvénients, & comme c'est le commerce qui donne un prix à toute denrée, & le prix qui peut seul dédomager le cultivateur, le propriétaire poussé de toutes parts, avant d'abandonner tout à fait sa terre chérie, tache d'en tirer les productions les moins malheureuses.

Premier
encoura-
gement,
liberté
des grains.

VOILA ce qui peut multiplier, avec perte d'un meilleur produit, les plantations des vignes, voulés vous arreter naturellement ces plantations?

Donnés la liberté & l'encouragement à la culture & au commerce des grains; bientôt cette culture reprendra ses avantages naturels; mais vouloir établir cette culture en étouffant les autres, c'est multiplier les friches, c'est comme si en ébranchant mes sauvageons, je prétendois qu'il faudroit bien à la fin que l'arbre devint franc, faute de pouvoir être autre chose.

MAIS ces dangereux inspecteurs d'agriculture, dont l'éducation est si étrangère au gouvernement économique, ont-ils examiné la valeur vénale des productions, surtout des productions privilégiées du territoire? ont-ils appris combien une terre peut rapporter d'argent par la culture des vignes, ou des grains &c.

cette

cette science est réservée au cultivateur instruit par l'expérience & guidé par l'intérêt.. Il y a en France des millions d'arpens de terres mal cultivés ou en friches qui produiroient d'abondantes moissons de bled , si on n'apportoit pas autant d'obstacles aux succès de cette culture , & l'on fait encore arracher les vignes dans un Royaume voisin de nations où la rigueur du climat les prive d'une production si précieuse , & , où la bière , boisson si peu convenable aux habitans de ces régions glacées , n'auroit jamais préjudicié au commerce des vins , si on n'avoit pas dérangé le cours de cette source abondante de richesses , qui est d'ailleurs si favorable à la culture des grains. Les travaux de la vigne occupent beaucoup d'hommes , qui par leur consommation augmentent le débit du bled , & qui aident le laboureur à cueillir ses moissons. On a au contraire encouragé la plantation des meuriers pour étendre & perpétuer dans la nation un luxe préjudiciable au débit des laines , à l'accroit des troupeaux , & à la production de l'engrais qui fertilise les terres. On n'appereoit pas là la source primitive des richesses , on remarque seulement si les païsans élèvent beaucoup d'enfans , on les regarde comme une espece d'hommes serviles & laborieux qui ne peut être trop multipliée ; on ne s'inquiète pas de leur subsistance , on croit qu'il suffit d'avoir beaucoup d'hommes pour avoir beaucoup de richesses ; on ne pense pas que c'est par les richesses au contraire qu'on multiplie les hommes & les richesses. Olivarés esperoit

repeupler l'Espagne en favorisant les mariages, lors que les habitans étoient chassés du Royaume par la misère. Ce ministre ne prit pas pour modèle Abderamme Roi de Cordoue qui en moins de 30. ans rétablit un Royaume dévasté ; mais ce fut par les progrès de l'opulence qu'il hâta les progrés de la population, on ne manque pas de ministres bornés aux idées ridicules d'Olivarés : mais il n'appartient qu'à de grands hommes de s'élever jusqu'aux principes lumineux d'Abderramme.

LE premier encoutagement est donc la liberté de la culture des terres & du commerce de ses productions ; mais comme le principal avantage de cette liberté est d'en faciliter le débit sans lequel les denrées ne peuvent avoir un prix, une suite naturelle de cet encouragement, & le second encouragement donné à l'agriculture, doit être d'ouvrir les débouchés, de faciliter les transports & les voyes au commerce.

Second
encoura-
gement,
ouvrir les
débouchés
& faciliter
les trans-
ports.

LE commerce ne vit que du gain qu'il fait sur ses voitures. Tout ce qu'il lui en coute en frais de voyage est nécessairement pris sur la production ou sur la consommation ; mais comme la consommation est libre de choisir, elle choisit toujours la denrée à meilleur marché. Toutes les denrées de l'univers s'offrent concurremment à la consommation ; toutes sont chargées des frais de production, & des frais de transport. Ces derniers n'ont d'autre base que la denrée, & conse-

consequemment les frais de transport portent sur la production. Afin donc que votre denrée se présente plus avantageusement à la concurrence, il faut autant qu'il est possible, diminuer les frais de transport. C'est là le soin digne du gouvernement.

J'A I dit que le commerce des bleds devoit se faire de proche en proche, & par le moyen des blatiers & regratiers de détail. Il ne faut à ce commerce là qu'une liberté absolue, mais il est très important de faciliter aussi les transports & les débouchés en grand. Votre païs montueux & naturellement clos, a dans ce genre des désavantages, mais il a des avantages aussi, bien considérables, par la multiplicité d'eaux, de rivières & de lacs dont il est coupé.

C E sont les plus faciles, les plus unis & les plus durables des chemins. L'eau soutient de son poids des fardeaux immenses & les achemine à l'aide de sa fluidité. Engagés l'état à construire des canaux de communication entre vos lacs; attirés par ce moyen dans vos contrées l'industrie de la navigation. De la construction des bateaux propres aux transports sur les canaux, on passera rapidement à celle des batimens propres à la navigation de vos lacs. Cette navigation cessera d'être dangereuse, & l'on apprendra bientôt à forcer la nature à livrer des ports & des abris à ces utiles voituriers. Les contributions publiques sont très fructueuses quand elles sont employées à des travaux publics qui font vi-
vre

vre des hommes & qui augmentent les revenus de la nation. Mais malheur à un état où les travaux sont le prétexte de la tyrannie des corvées.

JAMAIS vous n'aurés une forte culture si vous n'avés un commerce intérieur & des débouchés extérieurs bien libres & bien fréquentés. Nobles & augustes concitoyens, élevés vos regards sur l'horison, & considérés les qualités du territoire de vos voisins. Une portion de vos frontières confine il est vrai, à l'Alsace & à quelques parties de l'Allemagne, provinces fertiles en grains ; mais la Franche Comté, le Bugey, la Savoie, les parties de l'Italie & du Tirol qui vous ceignent ailleurs, tout cela doit recevoir de vous au moins autant que vous donner.

TOURNES toute votre ambition vers la franchise & la liberté. Vos vertus ont acquis des franchises à votre nom seul. Etre originaire Suisse est un privilége recherché. Eh bien ! obtenés à vos grains cette même franchise ; qu'ils ne soient ennemis nulle part ; faites représenter par vos agens que, résolus à ne jamais fermer vos barrières aux denrées de vos voisins, il est juste que les vôtres jouissent chez eux du même avantage. Digne racine de liberté, étendés chez nous vos feuillages prospères. Alors il en sera de vos grains comme de vos eaux ; vos sources font l'abondance & la fraicheur de toute l'Europe, vous vous désaltérés les premiers, & vous nous laissés venir le reste. Ainsi feront vos bleus

APRES

ARES la liberté & les débouchés, on ne peut plus traiter que des encouragemens de détail. Un des plus fructueux en ce genre & dont le soin embrasse bien des rameaux, c'est de faire prendre en gré à chacun son héritage. Chacun aime son champ en proportion de ce qu'il est à sa bienféance, & de ce qu'il se trouve à portée de lui donner ses soins, & d'en jouir. On a observé dans bien des campagnes qu'un territoire avoit beaucoup gagné à des échanges de biens qui donnaient aux païsans les champs & les possessions à portée des villages, réservant ceux qui sont éloignés, pour le Seigneur ou autres notables qui ont des fermes dans les écarts & des chevaux & voitures pour les travaux & les engrais. Par ce moyen le païsan évite la perte de tems pour aller à son trayail & les frais pour porter son fumier &c.

Troisième
encoura-
gement,
faire pren-
dre à
chacun
en gré son
héritage.

LES fruits de cette spéculation ont paru aux Anglois mériter toute l'attention du gouvernement. Cette idée a été au point que par une loi du païs, il est permis à tout propriétaire qui convoite le champ de son voisin de présenter requete au Parlement dans laquelle il demande l'échange, offrant à dire d'experts de donner l'équivalent en possessions plus à la bienféance de celui qu'il veut déplacer. Sur sa requete, on nomme le même nombre de jurés experts avec les formalités dont j'ai parlé ci-dessus, qui jugent du vrai de la chose, & sur leur rapport un acte intervient qui ordonne l'échange des possessions. L'exemple que je cite

cite ici n'est que pour montrer qu'une nation éclairée, & très attentive aux avantages de l'agriculture, a cru devoir aller jusques là pour procurer celui ci, je me garderois bien d'ailleurs de conseiller de porter aussi loin les droits de cet axiome si dangereux *salus reipublicæ suprema lex esto.* Il n'est point de gouvernement assuré de se garantir des violences internes du credit & de la faveur, comme le peut être une assemblée de 556. notables députés de tous les Cantons de l'état, assemblée dans laquelle l'excessive liberté, & la délation publique sont souvent un mérite. Je sens que la loi dont je parle ici, conviendroit encore moins à un gouvernement d'équité & de douceur qu'à tout autre, j'insère donc uniquement de ceci, qu'on ne scauroit trop dans un état agricole, promouvoir & faciliter les échanges des possessions.

Protection
des pro-
priétaires
à l'égard
des fer-
miers, at-
tention de
batir des
maisons à
portée
des
champs.

MAIS si le champ ne peut s'approcher de l'habitation, faites en sorte que l'habitation s'approche du champ. Les propriétaires ne doivent pas négliger cet avantage en faveur de leurs fermiers, ou plutôt en faveur de leurs biens. Mais les soins du propriétaire doivent s'étendre plus loin, ses revenus doivent en quelque sorte, être en commun avec les profits du fermier. Celui ci doit être aidé dans les pertes, dans la mortalité des bestiaux. Le propriétaire doit, selon les regles de l'équité & du profit commun, coopérer avec lui à l'amélioration foncière des biens, il doit dans les

Les années de non-valeur des productions, attendre pour les payemens du fermage les tems favorables à la vente des denrées. Si le fermier perd, la terre dépérît au préjudice du propriétaire. S'il y a des impôts sur les biens fonds, surtout des impôts incertains ou arbitraires, ils ne doivent point être aux risques du fermier, ses richesses destinées à la réDUCTION des richesses, ne peuvent lui être enlevés qu'au préjudice des revenus de la nation, & le peu de sureté des richesses employées à l'agriculture détourne de la terre cette sémence de richesse qui produit les moissons. La sémence du grain fécondée par celle des richesses peut rapporter 12. ou 15. pour un; mais il n'en est pas de même de la sémence des richesses qui fertilisent la terre; elles ne produisent au plus que deux pour un dans la culture la plus profitable. La terre ne produit donc des richesses qu'à proportion des richesses qui lui sont confiées. Il faut donc beaucoup sémer pour beaucoup recueillir; mais les richesses que l'impôt enlève au fermier retranchent à la terre cette sémence qui la fertilise. Le propriétaire ne peut prévenir ce dépérissement, qui dégrade son bien & qui fait abandonner la profession du fermier, qu'en gratifiant le fermier du risque des augmentations d'impôts pendant la durée de son bail. Le propriétaire qui s'en charge lui-même, rassure le fermier, il en tire un meilleur loyer, parce que le fermier travaille & fait valoir ses richesses à découvert & sans inquiétude. La ferme bien cultivée assure le fonds & les revenus

venus du propriétaire, & attire à la fin du bail la concurrence des fermiers; mais s'il est sage, il conservera son fermier qui a prosperé, qui a amélioré sa ferme, & dont il connaît l'industrie & l'activité, cet arrangement des impôts, n'intéresse pas moins l'état que les propriétaires; car le principe général que l'imposition appliquée aux biens ronds ne doit pas porter sur la charrue, mérite une grande attention de la part du gouvernement, heureusement cette partie a peu d'influence sur le produit des biens en Suisse.

LES secours & la protection que les propriétaires & les riches doivent à l'agriculture, ne doivent pas se borner aux grandes parties, il faut les étendre aux petits objets de culture réservés aux paysans, qu'il faut aider à se pourvoir de bestiaux, on s'arrange avec eux pour une partie du profit; ce n'est que par ce moyen qu'ils peuvent avoir des engrais pour fertiliser les portions de terre qu'ils cultivent; mais excités, aidés aussi le paysan à construire des maisons à portée de son patrimoine, faites en les frais même s'il est nécessaire, ou dignes associés; c'est la plus grande charité que vous puissiez faire, & la plus fructueuse pour l'état & pour vous, & l'un ne suit-il pas de l'autre? Que le Dieu qui nous crée, qui nous soutient, nous meut & nous éclaire, est bon de nous avoir ordonné la charité comme expiation de nos crimes, comme accomplissement de sa loi. Et que sommes nous ici bas que les membres d'un même corps indispensableness les

les uns aux autres ? Si ma main fléchit sous le poids, l'autre ne vient-elle pas au secours ? Si mon pied glisse & porte à faux, un effort naturel de l'autre pied ne soutient-il pas le fardeau qui fut entre eux partagé jusques là. Ce qu'une impulsion mécanique nous enseigne, ce qu'un mouvement machinal exécute, se peut-il que le sentiment, l'expérience & la réflexion ayant de la peine à nous le persuader ? Quoi ! si j'aide, excite & fomente la terre, sa reconnaissance me nourrit abondamment. Si j'éleve & soigne des animaux, leur toison me couvre, leur lait m'abreuve, leur croit m'enrichit ; & si je fais du bien à l'homme, le plus reconnaissant, le plus habile, le plus fructueux des animaux, je crains de perdre ce bien qui tombe sur un sol si fertile & d'un rapport si varié, mais cet homme est mon frère, il est mon sang, il a les mêmes sensations, les mêmes idées, les mêmes sentiments que moi, si j'ai soif, que pensai-je de celui qui accourt pour me donner à boire ? Si j'ai froid, de celui qui me rechaufe dans ses bras ? Si mes enfans sont en peril, que ne donnerai-je pas à celui qui se hâte de les retirer de dessous le char qui alloit les écraser ? Et j'hésite à rendre ces bons offices sur mon passage, & j'ai besoin qu'on me montre un Dieu tonnant sur ma tête pour livrer comme dépouille un superflu que j'eusse dû craindre d'offrir en vain. O profondeur des ténèbres de la cupidité ! mais c'est à nous amateurs & promoteurs de l'agriculture, à montrer que plus l'homme est simple dans ses moeurs &

dans ses occupations, plus il vit éloigné des recherches vaines de l'esprit & de l'art, plus aussi est-il éclairé par l'innocence, par la nature & par le cœur. Cherchons notre intérêt dans celui des hommes qui nous entourent. Donnons leur des toits rustiques, des meubles simples, des ustenciles & des outils; nous ne les leur donnons pas, nous les leur confions, ils vont nous les rendre en produit & en travaux avec usure. Cherchons notre intérêt présent & physique dans la charité & dans la bienfaisance, & nous l'y trouverons.

Quels animaux il faut soigner, les quels il faut détruire.

QUAND j'ai dit que le soin des animaux étoit fructueux dans l'agriculture, chacun sait qu'elles sont à peu - près les espèces qui simpatisent avec ses travaux, & surtout avec la culture des grains. Il en est auxquels nous devons une éternelle guerre. Tels sont les animaux carnassiers & destructeurs que la nature même nous enseigne à craindre & à chasser. Il en est encor qui nuisent sourdement & furtivement aux fruits de la terre, & les secrets pour s'en garantir composent une partie des soins de l'agriculteur, & de la science que ses protecteurs doivent chercher à lui procurer. Ce n'est pas qu'en cette matière même l'homme n'ait chaque jour occasion de mépriser la faiblesse de ses propres vues, & d'admirer l'étendue de celles du grand ordonnateur. Rien ne paroît nuire qui n'ait son utilité. Si toute l'adresse humaine portée sur un point parvient à trancher à - peu - près dans quelque canton la chaîne immense des êtres

êtres successifs, le mal apparent qu'on extirpe fait place au domage qu'il arretoit. Dans ces lieux où à force de garde & de dépense, on parvient à détruire entièrement ce qu'on appelle la bête puante, on ne peut rien semer qui ne soit devoré par les mulots, & ainsi du reste. Contentons nous de nous garantir par l'attention & la vigilance qui nous fut ordonnée pour mériter notre subsistance, de ceux de ces animaux dont l'atteinte est le plus visiblement dangereuse à nos moissons & aux animaux domestiques, qui nous payent si abondamment le droit d'hospitalité. Donnons à cet égard tout à la nécessité, rien à l'orgueil & à la recherche.

ORGUEIL, ennemi fatal de l'humanité depuis la première heure qui lui fut donnée, & toujours vivant pour la rendre malheureuse, ton nom odieux me rappelle ici une des plus cruelles inventions que ta digne fille, la tyrannie, ait originairement établie contre l'agriculture, & qui consacrée par l'usage s'exerce aujourd'hui quelquefois au nom des meilleurs Princes & des Seigneurs, d'ailleurs bien-faisans, sous le nom de plaisirs ou droit de chassé; je n'entens point parler ici de la brutale rigueur de ces hommes puissans qui semblent avoir fait avec les bêtes fauves leurs semblables, une ligue offensive contre l'humanité. Le siècle de la civilisation n'en a laissé qu'un petit nombre sur la terre qui se condamnent volontairement à vivre errans parmi les repaires des brutes qu'ils protègent & épouventent tour à tour; mais seulement de ces réserves

que le faste des cours établit pour les plaisirs des grands , & dont l'avarice des courtisans , ce protée insatiable , cherche sans cesse à étendre les limites. Tout dans le territoire malheureux circonscrit dans ce bizarre ressort est soumis à leurs loix dénaturées : on ne peut se clore sans leur permission & sans leur avoir payé un droit , on ne peut recueillir dans le tems de la maturité , deffendre sa sémence , mener paitre des troupeaux. Il est prohibé même aux voisins des forêts de se garder contre les invasions de la nuit ; & tandis que par des soins idolâtres on porte dans les tems durs de l'hiver la pâture à ces animaux privilégiés jusques dans le fort , on veut ignorer qu'on la ravit par violence à des milliers d'habitans & des propriétaires condamnés , à être dévorés vivans par les bêtes , comme les esclaves criminels l'étoient autrefois chez des peuples inhumains. Il n'est point d'erreurs plus contagieuses dans l'humanité que celles qui s'introduisent sous l'appareil de la grandeur & de la prééminence. Le faste dénaturé dont je parle ici , passe des Princes chez les grands , & des grands chez ceux qui le veulent être ; ainsi tout un païs se couvre de gardes , milice instituée pour la deffense de la bête contre le genre humain.

VOUS n'avés pas de semblables excès à craindre , vous peuples , dont le gouvernement & les usages portent sur l'égalité & la modération. Songés seulement quant à cet article essentiel que la base & l'objet des soins & des travaux d'un peuple agriculteur doit être

être de tourner tout en profits & en raports : c'est là la véritable œconomie. La Providence vous a désigné les animaux dont la multiplicité peut être utile ; elle les marqua de l'instinct de la domesticité , les autres fuyent à votre aspect. Evitez la perte inutile du tems que vous employeriez à les poursuivre. Contentés vous de les écarter de vos moissons & de les détruire quand ils se trouvent à votre portée. Le cerf & la biche gâtent les bois , & détruisent tout ; le sanglier perd les vignes, foule & ravage les moissons. Le lapin n'épargne rien & désole tout , & le lièvre ronge jusqu'aux racines du potager en hiver. Les corneilles font périr les futayes ou elles se retirent & couronnent les arbres ; les autres oiseaux voleurs enlèvent vos fruits ; la perdrix , la caille & les oiseaux de passage ne font aucun domage sensible. Telle est à-peu-près l'ésquisse du jugement que vous devés porter des animaux , de l'attention qu'un peuple agriculteur doit donner , soit à leur entretien soit à leur chasse. La connoissance des moyens de pourvoir à ces deux objets est un détail d'instruction & d'expérience , qu'il est bon de mettre à la portée des cultivateurs , & les soins qu'on se donnera pour cela , sont un encouragement utile & nécessaire.

OUI sans doute , l'instruction en tout genre relatif aux soins tendres & satisfaisans de l'agriculture est un excellent encouragement à donner aux cultivateurs , & l'aide peut être la plus nécessaire. Ne croyons pas que la

L'instruc-
tion , ex-
cellent
encoura-
gement.

simplicité des élèves de cet art primitif les rende peu susceptibles d'instruction. Tout homme sage & droit qui aura subtilement, profondément, opinâtrément étudié quelque matière que ce puisse être, trouvera au terme de ses études une vérité grande & frapante, c'est qu'en tout & partout il en faut revenir à ce qu'un enfant auroit dit & trouvé : le simple est le précurseur du vrai, & le vrai est la base & l'objet de toute science. Il en est peu qui ne puissent servir à l'avancement de l'agriculture, mais il importe uniquement au cultivateur de scâvoir ce que le législateur universel voulut apprendre au peuple privilégié à qui il donna daigner des loix. Il lui importe, dis - je, uniquement de scâvoir ce qu'il doit à Dieu, ce qu'il doit à ses semblables & les moyens de tirer de son champ tout le produit qu'il en peut espérer. La dépendance continue du ciel le rétient & l'instruit sans cesse sur le premier point. Une vie volontairement dure, & le besoin des secours de ses voisins disposent son cœur à se rappeler souvent le second article. Il ne s'agit donc que de l'instruire du troisième.

C'EST là l'objet qui vous rassemble, dignes citoyens, vous en avés senti l'importance, vous en avés connu la voye, vous en cherchés les moyens. Bientôt les diverses connoissances éparses & dispersées dans des retraites obscures se réuniront auprès de vous, & formeront sous vos auspices un corps d'instructions locales & sûres. Je ne scâurois annoncer tout ce que j'en augure, tout ce que j'en

J'en espère en ce moment ; mais ne négligés pas les découvertes de ceux qui vous ont précédé dans cette digne carrière. Les Anglois ont d'excellens ouvrages en ce genre sur toutes les parties. Je n'entreprendrai pas de vous les détailler ici , un cependant mérite d'être cité d'autant qu'il a été trouvé si utile dans son propre païs qu'un grand nombre de paroisses en tiennent un exemplaire enchainé sur un pupitre dans la sacristie pour l'usage des habitans. C'est un *Corps complet d'œconomie rustique* extrait des papiers originaux de feu Mr. Thomas Hale , & augmenté d'un grand nombre d'articles fournis par les hommes les plus célèbres dans leur patrie , pour les succès de nouvelles méthodes dans divers genres d'agriculture. Cet ouvrage est très - étendu , & chacun y trouve à prendre & à laisser. J'espère le faire traduire en françois & imprimer avec les planches qui sont en grand nombre , & qui renferment une quantité de nouvelles inventions propres à faciliter les travaux de tout genre. En attendant j'ai fait faire l'extrait le plus abrégé des six premiers livres , & j'ose vous l'offrir. Cette ébauche vous suffira pour en envisager l'utilité. La France a peu produit en ce genre , & l'on n'y connoit encore de célèbre que les ouvrages de Mr. Du Hamel ; mais ceux - ci dont le mérite se fait si bien sentir aux amateurs & aux connoisseurs sont trop étendus & trop savans pour les cultivateurs. J'oserois vous annoncer encore les différents ouvrages ou morceaux détachés que j'ai cités en note , & l'*essai sur l'amélioration des terres*

terres de Mr. Patullo. Cet ouvrage simple & calculé est à la portée de tout le monde ; j'en ai envoyé à des cultivateurs de plusieurs provinces bien diverses en culture, sol & climat, & partout on l'a fort goûté. Il traite uniquement de la culture des grains & des prairies artificielles, & enseigne, je crois, en général la meilleure méthode. Bientôt vous nous rendrez avec usure ce que vous pouvés aujourd'hui recevoir de nous. Puissiez vous nous surpasser autant que vous le devés ! nous n'en serons point jaloux : l'innocente & fraternelle agriculture annoblit toutes les affections de l'humanité : chez elle l'émulation ne peut jamais dégénérer en envie. En elle & par elle tous les peuples réunis abjurent toute partialité nationale. L'agriculture est le patrimoine universel & la pépinière des hommes. Par elle les nations plus peuplées s'enrichissent les unes les autres par leur commerce reciproque. Nous cherissons tous notre patrie & nos Souverains.

Ille meas errare boves, ut cernis, & ipsum
Ludere quæ vellem calamo permisit agresti.

Nous aimons nos maîtres, Dieu voulut être aimé ; mais nous honorons & respectons ceux qui assurent à nos semblables la jouissance des mêmes biens, & nous ne voyons dans le succès de nos voisins que la fortune de nos frères.

L'exemple, EN toute chose néanmoins la meilleure des instructions sans contredit est l'exemple. N'espérez pas faire

faire aisement adopter de nouvelles méthodes au cultivateur, qui risque tout s'il hasarde les fruits de son travail, à moins que vous ne mettiez sous les yeux des essais fructueux & que vous ne le déterminiez à l'imitation, la plus impérieuse des loix. Envain inonderés vous le païs de mémoires, apporterés vous les preuves les plus authentiques des succès de ce que vous enseignez, le cultivateur croit tout ce qu'on lui raconte, mais il ne se rend de fait qu'à ce qu'il voit. Donnés lui l'exemple, vous qui êtes en état de risquer des frais. Il rira longtemps de vos tentatives. Ulisse passa pour fol par ce qu'il séma du sel, & l'on sciait aujourd'hui que c'est un agent excellent dans certaines terres, & pour certaines productions. Mais votre voisin examinera au tems de la récolte; petit à petit il se redressera, & plus il aura été lent à vous suivre, plus il sera désormais opiniâtre à vous imiter.

CRAIGNES surtout d'apporter Respectez aux champs des mœurs & des sentiments étrangers à ceux de leurs habitants. L'orgueil & le dedain leur sont antipathiques, rien ne les éloigneroit tant. En prônant votre méthode ne méprisés pas la leur. Paroissés les consulter & consultés les en effet; vous serés surpris quelque fois des lumières pratiques que cache leur écorce grossière. Si vous attaqués leurs superstitions que ce soit avec ménagement, & sans affecter de supériorité. Une fois prévenus, ils vous croiroient forcier plutôt que de renoncer aux prestiges de leur imagination, que

vous confirmeriés au lieu de les détruire. Il est aussi des usages fondés sur l'expérience dont elle ne scait point rendre raison ; plus habile en cela que la philosophie qui veut tout soumettre au tribunal de sa sagacité. Tous les agriculteurs, par exemple, les bûcherons, charpentiers, constructeurs de navires &c. s'obstinent à reconnoître les influences de la lune, tandis que les savans en parlent comme d'un préjugé méprisable & généralement méprisé. Quand la science aura pénétré les causes de la nature, nous pourrons la croire infaillible sur ses effets. En attendant, qu'il nous suffise de scavoir que l'abime absolu de l'ignorance est la science présomptueuse. N'en apportons aucune trace auprès de nos chers & précieux cultivateurs. Ne heurtons point de front leurs préjugés, & ne défions point les nôtres. Nous sommes tous fils d'un même père, & les moins deshérités d'entre ses enfans sont ceux dont les mœurs sont les plus innocentes, & les occupations les plus utiles. Dites vous bien cela, & vous le répétés sans cesse en portant vos pas dans les champs.

Emulation. IL est bon aussi de répandre l'emulation dans les campagnes. La Société de Dublin s'est bien utilement servie de la méthode de distribuer des prix à ceux qui ont le mieux réussi dans les différens genres. Je n'entrerai point dans le détail à cet égard, je dirai seulement que je voudrois qu'on tourât ces prix autant qu'il se pourroit, en distinctions honorifiques, relatives à ce qui peut flatter

flatter ces bonnes gens; place marquée à l'église ou dans les conseils, suivant le genre de service; couleur exclusive sur les vêtemens &c. le mercenaire excite la cupidité: l'honorifique engendre l'émulation.

J'AI dit qu'il falloit affectionner le colon aux campagnes par les facilités de voisinage & d'exploitation, par la propriété, ou parce qui lui ressemble, la permanence sur le même terroir. Dans les grands états qui comportent de trop grands propriétaires, & par conséquent des terres livrées à des fermiers, on a regardé comme un grand bien dans ceux du moins où l'on fait cas de l'agriculture, de faciliter l'extension des baux, de manière que le fermier puisse s'affilier à son champ. En Angleterre on a mis à côté de la loi de persécution, qui deffend aux catholiques d'acquérir, celle de ne leur pas permettre des baux de plus de 31. ans. Vous qui vivés sous des loix qui bornent les propriétés par des moyens doux & prospères, vous n'avés pas besoin de créer des substituts de propriétaires. Vous étes tous a portée de revoir vos champs, & dans le dessein d'y être vus. Mais souvenés vous que, tels que soient chez vous les cultivateurs, tenanciers, censitaires, fermiers ou domestiques, il importe surtout qu'ils s'affectionnent à vos champs. La terre est comme un enfant qui perd toujours à changer de nourrice: Que d'âge en âge vos colons ne connoissent que leur contrée, qu'ils y retrouvent le tombeau de leur père, le berceau de leurs enfans.

POUR

POUR pouvoir les conserver & les perpétuer ainsi, il faut les avoir bons; & pour les avoir tels je ne scais qu'une recette, & je vous la donne. Voulés vous que vos inférieurs soient bons, soyés le vous mêmes. Rien n'adoucit les mœurs les plus rudes, les plus féroces même, comme l'exemple & l'odeur de la bonté. C'est là l'harmonie qui entraîne les tigres & les ours. Visités, secourés vos colons dans leurs maladies, sachés l'âge & le caractère de leurs enfans, compensés leur petit travail, grondés leur oisiveté, soyés modestes & sages dans vos mœurs, simples & tranquilles dans votre maintien, attentifs à leurs affaires, tendres dans vos actions, ferme protecteur des opprimés. Tout vous aimera; leurs bénédictions, si sonores à l'oreille du grand remunerateur voleront sur vos pas. J'ai pleuré, je l'avoue, en voyant à mon retour dans une terre où je n'avois été depuis quatre ans, mon respectable ami Bouffaton venir au devant de moi, & me présenter deux de ses petits fils nés depuis mon absence, & Bouffaton pleuroit aussi. Larmes douces! Puissai-je en verser de semblables sur les enfans de mes enfans à mon dernier instant! Quels plaisirs plus réels, plus délicieux peuvent vous offrir la carrière fantastique de l'ambition, l'ombre passagère des plaisirs! soyés bons, simples & paternels. En rappelant ainsi les mœurs des patriarches, vous heriterés de leur autorité, de leur fortune & de leur bonheur. Tout vivra pour vous, tout languira en votre absence, & hâtera par des vœux votre retour.

Mirabar, quid mœsta Deos, Amarilli, vocares
Cui pendere sua patereris in arbore poma.
Tityrus hinc aberat: ipsæ te Tityre pinus
Ipsi te fontes, ipsa hæc arbusta vocabant.

Un dernier soin surtout que je ne scaurois trop recommander, c'est de répandre la gayeté sur les campagnes. Etablissons des fêtes, excitons la musique champêtre, les danses publiques, les jeux d'exercice, objets d'émulation d'une jeunesse forte & laborieuse. Faites des romances dans la langue du pays décorées d'images champêtres; que les actions honnetes des pères de famille, des jeunes gens, la beauté & la sagesse des jeunes personnes y soient célébrées. Qu'on y rende grâces au Dieu des moissons, qu'on y chante les vertus de vos Magistrats, la bienfaisance des notables du Canton, l'habileté de tel laboureur, de celui surtout qui gratifie les moissonneurs au delà de ce qu'il leur a promis. Qu'on y vante l'adresse à la course d'un jeune homme, son audace contre les loups, sa force pour supporter les plus rudes travaux; la modestie d'une jeune personne, son obéissance ponctuelle à sa mère, son habileté à la tâche destinée à son sexe. Que ces chansons soient répétées dans les hameaux, après avoir concouru au prix sur des théâtres rustiques entièrement éloignés de la parure & du clinquant des nôtres, & dans des fêtes où tout peigne l'innocence & les moeurs, où les mères les plus agées ayant le premier rang, où les vieillards jugent, où la plus belle fille & la

la plus honnête distribüe les prix. Une joie pure, une gayeté vive & innocente est le plus doux & le plus actif aiguillon au travail.

EH ! quels lieux seroient mieux le séjour de l'innocence & du bonheur que les champs, rendus à la paix & à leur fertilité naturelle ? Qu'êtes vous devenües, nations qu'une frêle & fausse urbanité livra au dedain de la vie champêtre ? Je cherche l'homme dans vos villes, & je n'y trouve que des êtres défigurés par la contrainte, par la recherche & par l'imitation, des passions dénaturées par la fermentation & la satiété, des esprits éteints par l'éclavage volontaire, égarés dans le dedale des vaines opinions, épuisés par la recherche des futilités. Est-ce à vous à mépriser la profession utile qui nourrit votre oisiveté ? Est-ce ce peuple sale, grossier, hébété que de sombres asiles vomissent le matin dans vos rües, que vous préférés aux laboureurs, aux vigneronns, aux bergers qui couvroient les campagnes des nations où l'agriculture fut en honneur ? à ces hommes à qui la bonne foi, l'hospitalité, l'amour chaste & la crainte du ciel tenoient lieu de loix & de police. Vos artisans intéressés, trompés s'ils sont confians, trompeurs s'ils veulent faire leur fortune, vos bourgeois oisifs, mais dans leur ignorance, présomptueux dans leur scavoir, étonnés de tout, ne prévoyant rien, vous paroissent ils supérieurs à des gros fermiers dont les travaux, les soins, le bonheur & la vigilance font la réproduction de tous les biens dont vous abusés, la force de l'état & la sauvegarde

de vos déprédatiōns. Seroit - ce enfin vos grands, plongés dans un luxe inhumain (puis qu'il se croit nécessaire ce qui est refusé à tout le reste de ses semblables) avides du bien d'autrui, prodigues du leur, animés, mûs, égarés, agités, bousculés par l'intérêt, n'ayant d'idole que leur fortune, & ne connoissant de fortune que la soif de l'hidropique, la richesse du dissipateur: feroit - ce ces riches injustes que vous metteriés au dessus d'un digne propriétaire qui résidant au centre de son patrimoine, anime du coup d'œil les travaux qui font sa richesse & celle de l'état, qui consacre son superflu à l'améliorissement des fonds d'où elle provient, des fonds qui nourrissent tout son petit empire, qui vit sobrement, consomme avec abondance, donne l'exemple de l'activité, des mœurs, & de la charité. Je parcours, je cherche les titres de votre orgueil. C'est dans les villes que résident les hommes qu'on appelle instruits, les savans, les philosophes; mais en font-ils plus d'honneur à leur discernement & à leur éducation par leur travers & leur dédain sur le plus grand objet de la philosophie? Qu'ils regardent comme délassement les petites découvertes, les petites expériences curieuses des académies, les recherches, les dissertations problématiques des antiquaires, qu'ils sachent apprécier ces jeux du loisir auprès de l'étude des objets essentiels du gouvernement œconomique, envisagés dans les différents tems, dans leurs divers rapports, dans leurs différents effets. C'est là la clef de l'histoire des nations,

rélati-

rélativement à leur puissance, à leurs succès, à leur prospérité, à leur gloire, à leur indigence, à leur abaissement, à leur décadence. Que font jusqu'ici tous nos historiens de cité ? des conteurs de batailles, de sièges, de procédés politiques, d'adresses, d'astuces, de différens rôles joués par les grands acteurs, en religion, en politique, en guerre, en galanteries. Farce en plein, vent que tout cela. Ils ont ignoré les principes des revolutions qu'ils racontent, ils ont méconnu l'état de la base des nations. Que sont ces philosophes qui s'écrient qu'ils tiennent école de bonheur, & dont les leçons peignent la tristesse de l'orgueil avide & mécontent. Leurs systèmes de bonheur factice sont un vêtement tendu qui ne scauroit aller à différentes tailles, aux goûts, aux génies, aux caractères divers. Ils nous promettent l'indépendance & gémissent eux ménies dans les fers. Eh ! qu'ils nous parlent du bonheur naturel, qu'ils nous invitent à le chercher dans les campagnes. Là le laboureur aisé qui n'espère que dans ses travaux, son industrie & sa vigilance, qui a borné son état & son ambition à sa ferme, qui s'y est fixé par un bail volontaire est vraiment indépendant par état, à moins qu'on ne l'opprime. Il ne sollicite que sa terre, il gouverne, il ordonne en chef, endurci aux injures des saisons, sans cesse occupé à des exercices intéressants & toujours variés, il ne connoit ni l'ennui ni le besoin de chercher des plaisirs & des amusemens, ni la langueur forcée à recourir aux illusions du faste. Rien

n'irrite

n'irrite ses désirs, tout est sous sa main pour les satisfaire. Il trouve son bonheur dans la société de sa famille & de ses amis, dans le spectacle de ses champs, de ses récoltes, de ses troupeaux, dans ses exercices, dans son repos, dans ses délassemens, dans le soin du verger qu'il a planté. Sans inquiétude pour sa subsistance ni pour ses besoins réels, sans dessein chimériques, sans impatience de sortir de son état, sans dégoûts, sans projets ambitieux & importuns, sans intrigues & sans agitations tumultueuses; il jouit de son indépendance, de sa modération, de la vue d'objets intéressans qui le recréent & qui l'attachent, du plaisir de pourvoir à ses besoins, d'agir, de se reposer, de converser, de vivre, d'aimer. C'est là vivre, c'est là le bonheur naturel qui se sent, qui ne se montre point où il n'est pas, & qui ne se cache point où il est. C'est là le bonheur qui ne peut être contrefait par les systèmes, qui se refuse à l'oisiveté, à la mollesse, à la magnificence, à l'ambition, à la délicatesse, maladies de l'âme aussi difficiles à contenter, qu'à garantir des incommodités, des dégoûts, des revers & du mal être.

ET c'est là l'état que nous osérions mépriser & confiner dans un ordre intermédiaire entre le maître & l'esclave. Supposons tout à l'heure que le peuple des cours, des villes & des armées fut tout à coup transplanté à mille lieues de celui des campagnes, lequel des deux manqueroit le plutôt à l'autre, lequel

dévoit céder le pas dans ce traité fait pour les rapprocher ? Surquoi donc notre pusillanimité & ridicule élégance prétendroit elle donner des loix à la nature ? La structure primitive de l'homme a-t-elle quelques traits manqués, si l'annelure de ses cheveux, les parfums, la soye & l'or n'achevent l'image du créateur ? La femme pour être belle & douce, a-t-elle besoin d'afféteries & de fard ? Est-ce dans les villes que le culte de l'être souverain fut établi d'abord ? Les grandes loix fondèrent la paix des campagnes, la propriété & le partage des terres, les petites chicanes dévorent le mobilier des cités ? Est-ce sous nos lambris qu'on connaît, qu'on admire la marche des planètes, & qu'on apprit à les prendre pour guides ? Est-ce sur nos bassins que s'est formé le grand art de la navigation ? Les arts mêmes, la sculpture, la peinture durent leur premier essor à l'amour simple. Il a pris son être où Homère prit son génie, dans la nature, modèle des beautés de l'art, & exempt de ses caprices. L'harmonie & la voix, ces organes d'une joie pure qui n'habite que dans les campagnes, y sont invités à se mêler au concert universel, tandis qu'au milieu du bruit des villes tout est tumulte, tout est discordant. On y voulut tout perfectionner ; mais loin d'y créer quelque chose, rien ne s'y offre au moral comme au physique, dont l'essence & le cannevas ne soit tiré des campagnes. Et nous osons les dédaigner au milieu de nos entraves & de nos fers, tandis que l'agriculteur coulant des jours heureux, riche

d'affec-

d'affections, modéré dans ses désirs, constant dans ses sentimens, toujours présent aux objets qu'il cherit, ne demande au ciel que de bénir ses travaux journaliers, & aux hommes que de ne lui rien ôter, & quand la nature l'avertit qu'il touche au terme de sa carrière : *Rien ne trouble sa fin, c'est le soir d'un beau jour.* Il transmet à ses enfans la bénédiction qu'il reçut autrefois de ses pères, que dans tout le cours de sa vie il leur apprit à respecter, & qu'ils transmettront un jour à leurs descendants.

ET quelle vie peut être plus accessible à la joie pure & naturelle, qu'une vie d'innocence de liberté & de paix ? Vivés heureux, dignes habitans des campagnes ; bénissés le Dieu de vos pères, le Dieu des saisons, des fleurs & des fruits. N'enviés point le faste de nos villes. Victimes décorées ou fletries de l'intérêt, de l'ambition, de la mollesse, de l'habitude & des préjugés qui nous entourent, on nous précipita dès l'enfance dans la carrière des erreurs & des faux biens ; ils ne nous repaissent que d'espoir ou d'ennui, ils ne nous laissent de libre que quelques vains regrets pour la liberté. Errans au hasard, nous vivons sans nous chercher, nous mourons sans nous être connus. Tout est factice dans nos sensations, tout est hasard dans nos démarches, tout est angoisse dans nos réflexions & dans notre fin. Vivés heureux livrés aux occupations du premier homme encore juste & fidèle, que Dieu a prescrites à ses descendants.

cendans, & qu'il a daigné enrichir de mille douceurs.

At secura quies, & nescia fallere vita
 Dives opum variarum; at latis otia fundit
 Speluncæ, vivique lacus; at frigida tempe
 Mugitusque boum, mollesque sub arbore somni
 Non absunt: illic saltus ac lustra ferarum,
 Et patiens operum, parvoque assueta juventus,
 Sacra Deum, sanctique patres: extrema per illos
 Justitia excedens terris vestigia fecit.

Virg. Georg. Lib. II.

SOYES heureux, vous surtout peuple qui vivés sous un gouvernement équitable, modéré, paisible & uniquement occupé du soin d'entretenir parmi vous la simplicité de vos pères, qui ne vous demande rien, qui veut votre bonheur, qui veille sans faste à établir, à continuer parmi ses enfans le regne de la justice, à vous garantir des vices épidémiques de vos voisins, & à maintenir l'immunité de votre territoire.

JE te salüe, ô terre nourricière d'un peuple sage, vaillant & modéré. Conserve & régénère d'âge en âge les riens hospices de la simplicité, & sous ces toits rustiques le feu sacré de l'innocence & de la fidélité. Ainsi que tes montagnes versent les eaux & la fécondité dans l'Europe entière, que le surcroit

croit de leurs habitans, y vienne répandre l'odeur des vertus qui ombragèrent leur berceau. Deviens le séjour & l'école de l'art primitif, de l'art par excellence, que les peuples qui te cultivent jouissent de toutes les bénédictions que Dieu promit à l'homme juste, & daigne en ce moment recevoir avec bonté l'hommage du partisan le plus zélé de l'agriculture, & d'un ami déclaré de ses semblables.

Et quis est qui vobis noceat; si boni
æmulatores fueritis?

St. Pierre apôtre.

